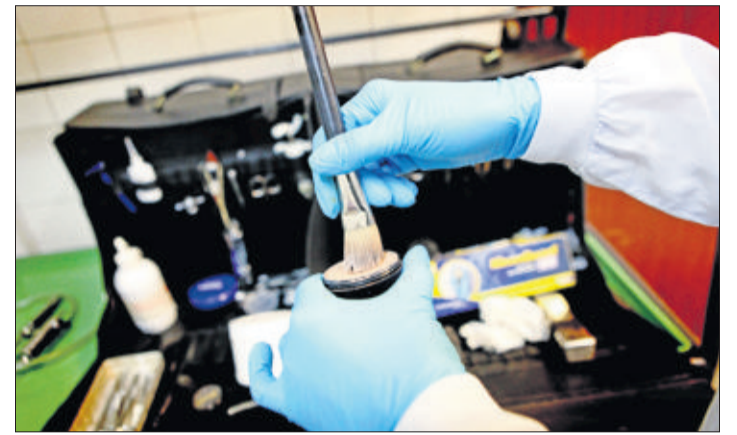




Camille Henry dans son laboratoire. Elle prépare les corps des défunts selon une méthode qui permet une meilleure conservation tout en maintenant une apparence de vie.



Capuchon pour les yeux. L'objet permet de masquer l'inévitable affaissement des globes oculaires.



Maquillage. La thanatopractrice en met très peu, pour conserver l'aspect naturel.

«Je crains plus les vivants!»

Depuis toute petite, elle voulait maquiller les morts. Thanatopractrice, Camille dispense les ultimes soins.

Parce qu'elles touchent au domaine de la mort, du corps ou de l'argent, certaines activités professionnelles souffrent d'une mauvaise réputation. Toute la semaine, pleins feux sur ces métiers tabous.

TEXTE: ESTELLE LUCIEN
PHOTOS: MAGALI GIRARDIN

Non, ses clients ne sont pas ennuyants. «Avec eux, le contact est facile.» C'est avec humour et le sourire que Camille Henry parle de son drôle de métier. Elle est thanatopractrice et ses «clients», comme elle les appelle, ont tout juste quitté le monde des vivants. Elle leur prodigue les ultimes soins et les revêt d'une dernière touche d'humanité. «C'est une vocation. Quand j'étais enfant, je disais que je

voulais maquiller les morts.» Elle a pourtant attendu la quarantaine pour réaliser cet étrange souhait. «Je n'aurais pas pu le faire à 25 ans, il faut avoir un peu de bouteille.» Camille a donc été déléguée médicale et mère au foyer jusqu'au jour où la vie l'a obligée à retrouver une activité professionnelle. Et son désir d'enfant de refaire surface. Elle s'est renseignée, a fait des stages en morgue et a appris le métier en France, faute de formation en Suisse.

Depuis cinq ans maintenant, Camille Henry pratique la thanatopraxie, une méthode qui ne se limite pas à la seule toilette des morts. Le souci est ici de prolonger la conservation des corps, «soit plusieurs jours», précise la professionnelle, tout en maintenant une apparence de vie. C'est dans son laboratoire, une pièce cli-

matisée, décorée d'un simple carrelage blanc, que la thanatopractrice, gants turquoises et blouse blanche, œuvre en solitaire et avec concentration. «Je fais très attention à l'identification. Une erreur ou une inversion n'est pas tolérable», confie-t-elle.

Conserver l'aspect naturel

La grande opération de son travail consiste à remplacer le sang du trépassé par du formol teinté. Elle incise au scalpel 3 cm à la carotide et «une pointe de couteau» au niveau du cœur. Par un système de vases communicants, Camille injecte à la place du sang 10 litres de liquide synthétique. Elle masse ensuite les membres pour le répartir. «Le corps retrouve une couleur normale et reprend du volume.» Cette action évite la décomposition des tissus et les odeurs. Camille

vide également les cavités. «Je me balade dans tous les organes.» Elle manie aussi l'aiguille pour coudre la bouche. «Car, explique-t-elle, au bout d'un certain temps, la mâchoire s'affaisse.» De même, elle couvre les yeux d'un capuchon transparent qui masque l'inévitable enfoncement des globes oculaires. Mais aucune de ces interventions n'est visible, pas même les incisions. «Je les referme avec de la colle pour faux ongles. C'est un truc à moi. Comme ça, on ne voit rien.» Tous ses outils – matériel de chirurgien pour l'essentiel, quelques crèmes hydratantes, «beaucoup de coton» – tiennent dans deux grosses valises noires. S'y nichent également quelques palettes colorées et toutes les nuances de fond de teint.

Ce n'est qu'en dernier lieu que Camille «maquille» le vi-

sage du défunt. «Mais je ne charge jamais. J'essaie de conserver l'aspect naturel, de sorte que les proches puissent le toucher et même l'embrasser.» Il faut entre une heure et demie et deux heures pour préparer un corps. «Je peux en avoir jusqu'à cinq ou six par jour.»

«C'est physique»

La tâche a ses désagrèments. «C'est physique, explique la thanatopractrice, qui doit parfois faire appel à un collègue pour soutenir, retourner, vêtir un grand gabarit. Et puis il faut supporter les odeurs.»

Et la mort? «C'est un non-sens d'avoir peur des morts. Je crains plus les vivants!» C'est bien de ce côté-là, du côté de la vie, que le métier de Camille est sans doute le plus délicat. «Parfois, les familles demandent à pouvoir habiller leur parent. Ce que j'accepte. Mais là, ce n'est

pas évident. Il y a des larmes et beaucoup d'émotion», confie-t-elle. Pas évident non plus quand c'est sa propre mère qu'elle retrouve entre ses mains. «C'était difficile, mais je n'aurais pas voulu que quelqu'un d'autre s'en occupe.»

Difficiles, encore, les situations où cette mère de famille fait face à des drames humains, intimes, qui font écho à sa propre histoire. «Si la personne décédée est du même âge que moi, c'est dur.» Il y a bien sûr les enfants. «Non, j'avoue, là, j'ai beaucoup de peine.»

Dans ces contextes de douleur et de deuil, sa présence féminine est toujours bien accueillie et efface l'image sinistre du croque-mort. «Ce mot ne me gêne pas.» Et la dame en blanc tient sa récompense. «La reconnaissance des familles est immense. On me dit merci de l'avoir fait si beau.»



Retouches. Chaque jour, Camille fait le tour des chambres funéraires et veille au moindre détail.

JARGON

De «signe» à «une» ou le drôle de parler des journalistes

Chaque métier possède un vocabulaire qui lui est propre. Cet été, la Julie a décidé de lever le voile sur les mots qu'utilisent au quotidien les journalistes.

Signe: il a remplacé la ligne. C'est désormais l'étalement de mesure pour quantifier la taille d'un article. «Combien de signes?», tel est le refrain du journaliste de l'ère informatique. Parfois, il ajoute: «Avec ou sans espaces?»

Scoop: le saint Graal du gratte-papier, c'est d'être le seul et surtout le premier à avoir une information ultra, ultra mais alors ultraintéressante, voire vitale. Genre? Genre, le nom du

père de la fille de Rachida Dati. Ultravital, non?

Source: le journaliste n'invente pas l'information. Non, non, non. Il la récolte. Où? Auprès de personnes dites «bien informées» ou «proches de l'enquête». Ce sont ses sources. Le journaliste, selon son code déontologique, a le devoir dans les cas délicats de protéger ses informateurs en leur garantissant l'anonymat et surtout en ne délivrant pas leurs identités à la justice ni à la police. Le journaliste n'étant ni flic ni délateur. La protection des sources journalistiques est garantie par

la loi, selon l'article 27bis du Code pénal suisse.

SR: signifie secrétaire de rédaction ou secrétariat de rédaction. Le SR relit, titre, écrit les légendes des photographies, met en forme et en page un article. Il est adoré quand, magicien des raccourcis clavier, il fait des miracles et parvient à rentrer dans un mouchoir de poche la prose au kilomètre d'un journaliste verbeux. A l'inverse, il est redouté, voire détesté quand il taille au sabre, paragraphe après paragraphe, toutes les lignes qui débordent de son écran.

Terrain: lieu où le journaliste fouille, cherche et parfois trouve. «Faire le terrain», «aller sur le terrain» sont des expressions courantes pour dire qu'on est physiquement sur les lieux de l'événement. Ou au bistrot.

Tête: comme l'artiste fait le haut de l'affiche, le journaliste fait la tête de page. Ce terme qualifie l'article le plus important d'une page, situé habituellement en haut, d'où son nom. Jusque-là, vous suivez? Parce que cela se corse quand la tête est fautive. Si! si! si! Il se peut, ça arrive, que la tête ne soit pas en

tête. S'y trouve un article secondaire que l'on appelle la fautive tête. Vous y êtes?

Tête: c'est l'espace réservé tout en haut des pages d'un journal pour y faire figurer le nom des rubriques, la date du jour et le numéro de la page. On y trouve aussi le titre du journal.

Tirage: c'est le nombre d'exemplaires qu'un titre imprime quotidiennement. Nous, c'est 56 333. A titre de comparaison, le *Blick*, premier journal payant du pays, sort 214 555 unités par jour. C'est à la taille de ce chiffre qu'on juge de l'importance d'un canard.

Une: c'est «the» page. La couverture du journal mobilise toute l'attention. Elle est convoitée par le journaliste, qui espère que le titre de son article y figure et qu'ainsi il «fasse la une», selon l'expression consacrée. Cette page sert de vitrine à double titre.

D'une part, elle appâte le lecteur et d'autre part, elle forme l'identité du journal. Dans le cas d'événements historiques, les unes des journaux sont particulièrement soignées, et passent parfois à la postérité.

Estelle Lucien